

Fondation Gandur
pour l'Art

Grand Théâtre
de Genève

Cahier de voyage
L'Égypte d'*Aïda*
dans la collection d'archéologie
de la Fondation Gandur pour l'Art



☞ Rêver de l'Égypte avec Aïda

Dr Isabelle Tassignon
Conservatrice collections archéologie & ethnologie

Aïda à l'opéra de Genève...

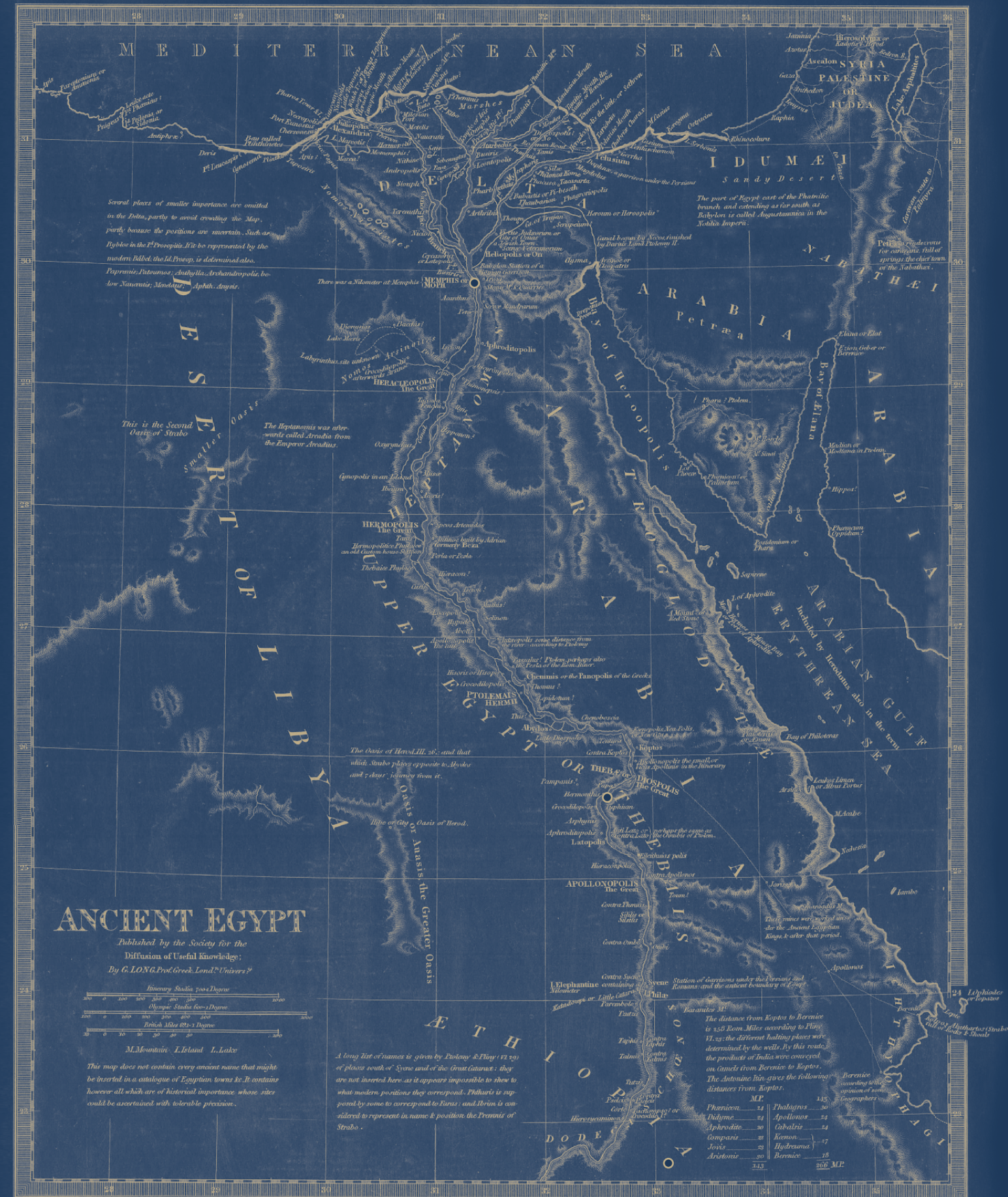
De la rencontre entre deux hommes et deux institutions culturelles est née la possibilité d'un projet original entre deux arts. *Aïda*, œuvre majestueuse située dans l'Égypte ancienne, était l'occasion rêvée de dévoiler au public une petite partie des collections égyptologiques de la Fondation Gandur pour l'Art et d'illustrer ainsi, en flânant sur les rives du Nil, les principaux personnages, dieux ou hommes, évoqués dans l'œuvre de Giuseppe Verdi.

Car, qui n'a jamais rêvé d'Égypte ?

De ses pyramides, de la beauté de ses reines, de ses dieux qui marchent de profil et de ses animaux sacrés qui habitent l'imaginaire collectif, ou encore de statuettes et d'amulettes aux couleurs chatoyantes dont les mystères continuent de nous intriguer. L'occasion était trop belle de faire découvrir aux amoureux de l'opéra, l'Égypte et son archéologie, ses dieux, ses animaux et ses prêtres...

Au fil de ces quelques pages, l'intemporelle histoire d'amour s'enrichit et s'étoffe d'indices qui nous ramènent au plus près des héros de ce conte tragique. Comme pour mieux nous envoûter...

Entrez avec nous dans le monde d'*Aïda*, une Égypte antique rêvée par un archéologue, Auguste Mariette, qui n'aurait certainement pas été insensible à ce que sa science vienne éclairer l'œuvre dont il fut à l'origine.





Mariette Pacha : un archéologue scénariste d'*Aïda*

D'*Aïda*, Giuseppe Verdi est l'illustre compositeur et Camille du Locle, le librettiste. On sait peut-être moins que l'histoire a été tissée par l'égyptologue français Auguste Mariette (1821-1881) (fig. 1).

Passionné d'égyptologie qui s'était lancé en autodidacte dans l'étude des hiéroglyphes, Auguste Mariette arrive en Égypte en 1850. Une Égypte qui faisait encore partie intégrante de l'empire ottoman, où sévissaient de nombreux pilliers de sites archéologiques.

Jusqu'à sa mort en 1881, Mariette y mènera des fouilles – telles qu'on l'entendait alors, en usant de méthodes parfois un peu expéditives – sur tous les grands sites. Pour lui, « l'Égypte tout entière » (...), « par les ruines répandues sur les deux rives du Nil, de la Méditerranée à la deuxième cataracte, forme le plus beau musée qui existe au monde ». Créateur du musée de Boulak et du Service des Antiquités de l'Égypte, dont il fut directeur, il a mis en valeur de nombreux sites, parmi lesquels le temple de Sérapis à Memphis.

Revenons à *Aïda* : pour l'inauguration du canal de Suez qui devait avoir lieu le 17 novembre 1869, on le consulte sur un scénario d'œuvre destinée à être interprétée dans l'opéra du Caire nouvellement construit. Soucieux de proposer un opéra archéologiquement crédible, c'est lui qui l'écrit, de manière anonyme... Il adapte des noms égyptiens (Aïta / Aïda, Ramsès / Radamès, ...), dessine les costumes et les décors. C'est le premier et le seul archéologue de l'histoire à écrire un opéra.

Les stèles « éthiopiennes » découvertes peu de temps avant au Gebel Barkal, au Soudan, lui donnent l'idée de cette histoire d'amour malheureuse entre une princesse éthiopienne réduite en esclavage et un général égyptien. Les décors ayant été bloqués à Paris à cause de la Commune, l'opéra sera finalement interprété pour la première fois le 24 décembre 1871, à l'opéra du Caire.

Figure de légende qui vivait au Caire entouré d'une ménagerie d'animaux (la gazelle Finette, des chiens, des singes, un chameau, ...), Mariette était un savant à la fois passionné, fantaisiste, et impécunieux (comme la plupart des archéologues...).

Pionnier dans la lutte pour la protection du patrimoine archéologique de l'Égypte, il fut élevé en 1879 par le Khédivé Ismaïl à la dignité de pacha, distinction très rarement accordée à un Européen.

1.
Florent-Pascal Buret
Portrait posthume
de l'égyptologue
Auguste Mariette
1889



2.



4.

2.
Gazelle
IX^e – VII^e siècle avant J.-C.
Ivoire
12,9 cm
FGA-ARCH-PO-0145

3.



3.
Statuette de babouin
VII^e – I^{er} siècle avant J.-C.
Faïence
7,4 cm
FGA-ARCH-EG-0302

4.
Conciliabules de singes
Première moitié du I^{er} millénaire
avant J.-C..
Jaspe et faïence
4,3 cm et 9 cm
FGA-ARCH-EG-0563
FGA-ARCH-EG-0408

Hâpy: le Nil!

Le Nil, c'est la colonne vertébrale de l'Égypte. Un axe vite descendu par l'armée éthiopienne, qui, des frontières du royaume en passant par Thèbes et Memphis, sème la guerre et l'effroi en Égypte, aussi soudainement qu'une gangrène. À Memphis, ses rives abritent le temple d'Isis où se déroule une partie de l'intrigue, et c'est dans ses flots qu'Aïda veut mourir. Ainsi ses eaux coulent-elles tout au long de l'histoire, entraînant avec elles la destinée des hommes.

Le Nil, c'est un père nourricier, accueillant et prodigue, où tout commence et tout finit; le Nil, c'est une inondation annuelle, mais irrégulière. L'origine lointaine de ses sources et le caractère indomptable, parfois impétueux, de ses crues, ont favorisé sa divinisation – ou pour mieux dire, celle de son inondation – sous le nom de Hâpy.

Dieu au visage masculin et au corps androgyne, Hâpy déborde de partout. Ses seins de femme et son ventre lourd, adipeux, évoquent la prospérité que ses eaux riches en limon apportent à toute l'Égypte.



1.
Relief représentant le dieu Hâpy
XVI^e – XIII^e siècle avant J.-C.
Bronze
19,5 cm
FGA-ARCH-EG-0584



1.



Sur sa tête s'épanouit un panache de plantes du Nil, bouquet de papyrus, en Basse Égypte (fig. 1), nénuphars en Haute Égypte. Peu avant la crue, avec la montée de la nappe phréatique, les crocodiles sortaient de leurs galeries creusées dans les berges du Nil. C'était là le bon signe avant-coureur d'une crue abondante. Le crocodile y était sacré (fig. 4) et prêtait ses traits au dieu Sobek. Le registre inférieur d'un relief votif montre d'ailleurs un couple de dignitaires faisant un geste d'adoration devant sept crocodiles sagement superposés (fig. 2).

Le Nouvel-An égyptien, – le premier jour du premier mois de l'inondation – était pour les Égyptiens l'occasion de grandes réjouissances. Cette fête était aussi l'occasion d'offrir de petites flasques, appelées « gourdes de Nouvel-An », remplies d'eau limoneuse du Nil (fig. 3). Enfin, le jour de l'an, il était permis à tout un chacun de se délecter de viande d'hippopotame, – un animal dangereux, qui peuplait les berges du Nil et que les Égyptiens ont abondamment représenté sous forme de statuettes ou d'amulettes (fig. 5) –, un privilège d'ordinaire réservé aux prêtres...



2.



3.



4.

2. *Stèle dédiée au dieu Sobek de Soumenou*
XIII^e – XII^e siècle avant J.-C.
Calcaire
41 cm
FGA-ARCH-EG-0495

3. *Gourde de Nouvel-An*
Milieu du VI^e siècle avant J.-C.
Faïence
9,5 cm
FGA-ARCH-EG-0086

4. *Statuette de crocodile*
VII^e – IV^e siècle avant J.-C.
Bronze
5 cm
FGA-ARCH-EG-0486

5. *Petit troupeau d'hippopotames*
Fin du III^e millénaire – VI^e siècle avant J.-C.
Bronze, calcédoine, faïence, calcaire
4,1 cm, 1,5 cm, 10,8 cm et 5,4 cm

FGA-ARCH-EG-0349
FGA-ARCH-EG-0552
FGA-ARCH-EG-0350
FGA-ARCH-EG-0191



5.



Le « maître de tout », Ptah le suprême

La religion égyptienne est polythéiste. Pourtant, s'il est un dieu qui domine le panthéon, notamment à Memphis, où se déroule l'intrigue d'*Aïda*, c'est Ptah.

Son nom signifie « celui qui crée ». C'est le « maître de tout », c'est le chef, c'est le *big boss* de la Création. Avant, il n'y avait rien. Ptah est arrivé et a créé. Ptah, « qui tira la terre, l'eau, le ciel du néant », – nous rappelle le chœur des prêtresses –, se double d'un technicien de génie. C'est donc dans son temple que le général Radamès ira chercher son armure et son glaive divin, parce qu'il doit venger l'Égypte menacée par le roi d'Éthiopie. La barbe postiche qu'il porte parfois, signe d'une ancienne royauté exercée sur la Terre, lui donne la majesté d'un roi (fig. 1).

Coiffé d'une calotte qui épouse la forme de son crâne, il se tient droit, étroitement gainé dans son manteau, brandissant devant lui un long sceptre. En associant le signe de vie *ankh*, le signe *ouas* et le pilier *djed*, signe de la stabilité, son sceptre en dit long sur l'étendue de son champ d'action. Ces trois éléments peuvent former une amulette protectrice (fig. 2).

Il acquerra aussi une dimension funéraire, en se rapprochant de Sokar, le dieu funéraire de Memphis, et d'Osiris, sous le nom de Ptah-Sokar-Osiris (fig. 3).

Qu'en ont dit les Grecs ? Vu sa nature de dieu technicien, l'historien Hérodote, en visite au temple de Ptah à Memphis, reconnaît en lui un Héphaïstos, nommé Vulcain dans le monde romain. Ce sont des raccourcis simplistes mais qui expliquent que, dans *Aïda*, Ptah soit régulièrement appelé Vulcain.

Un dieu aussi serein ne pouvait qu'être à l'écoute des humains. Et c'est donc auprès de lui que Radamès et Aïda, enfin réunis, finiront leurs jours, enfermés à tout jamais dans la crypte de son temple.

1.
Statuette de Ptah
et de ses adorateurs
XI^e - VII^e siècle avant J.-C.
Bronze et or
26,5 cm
FGA-ARCH-EG-0464





2.
Amulette associant
ouas, djed, ankh sur
une corbeille neb
XVI^e - XI^e siècle avant J.-C.
Faïence
3,8 cm
FGA-ARCH-EG-0454

3.
Statuette de
Ptah-Sokar-Osiris
I^{er} siècle avant J.-C.
Bois
46,8 cm
FGA-ARCH-EG-0214



« Écoute ma prière, toute puissante Isis »

Au troisième acte, Isis entre en scène. Isis, l'immense déesse égyptienne, ou plutôt son temple, se dévoile ainsi au clair de lune, sous les frondaisons. Alors qu'elle ne dit pas un mot, Isis est pourtant omniprésente puisque c'est elle qu'Amnérïs, la fille de Pharaon, vient implorer de favoriser son union avec Radamès, le jeune héros fou d'Aïda.

Pourquoi ? Isis, c'est l'Amour. Déesse aimante, à la fois amante et tendre mère, incarnation de la féminité et de la beauté, elle se reconnaît à sa coiffe, un trône miniature (fig. 1). Connue dès l'Ancien Empire (III^e millénaire avant J.-C.), c'est l'une des déesses les plus populaires du panthéon égyptien. Infiniment bonne, Isis comprend à demi-mot les misères des hommes et perce le secret de leur cœur. Une préfiguration de la Vierge ? Peut-être ! Les Grecs, eux, l'ont rapprochée d'Aphrodite. Son mythe raconte comment, sœur, épouse

puis veuve d'Osiris, – tué par son méchant frère Seth, incarnation du mal –, elle le cherche partout. C'est l'Isis en deuil, éplorée, qui est figurée à genoux, main droite devant le visage, un geste de lamentation (fig. 1).



1.
Statue d'Isis en deuil
VII^e - IV^e siècle avant J.-C.
Bois polychrome
45,1 cm
FGA-ARCH-EG-0553

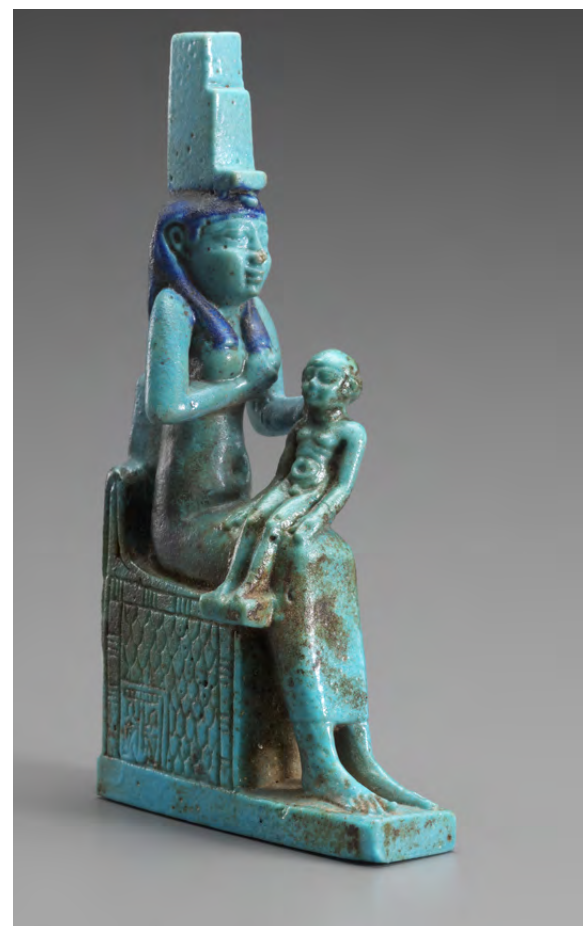


La déesse aimante s'est transformée en puissante sauveuse : une déesse qui donne aussi aux hommes des raisons de croire dévotement en elle, en son aide ici-bas et dans l'au-delà.

Son culte est tout à la fois officiel et intime : ses temples et ses chapelles jalonnent en nombre les rives du Nil. Mais sa popularité s'exprime aussi à travers toute une série d'amulettes qui étaient portées par les vivants et les morts, en or (fig. 2), en faïence (fig. 3, 4), ou en pierre : l'amulette Tyt ou « nœud d'Isis » (fig. 5), en cornaline, censée être le sang d'Isis, constituait une protection redoutable pour celui qui la portait.



2.



4.



3.



5.

2.
Amulette d'Isis
XI^e - IV^e siècle avant J.-C.
Or
3,5 cm
FGA-ARCH-EG-0437

3.
Amulette d'Isis, Nephtys et Harpocrate
VII^e - VI^e siècle avant J.-C.
Faïence
4,5 cm
FGA-ARCH-EG-0107

4.
Amulette d'Isis allaitant Horus
IV^e siècle avant J.-C.
Faïence
12,4 cm
FGA-ARCH-EG-0131

5.
Amulette Tyt
XIII^e siècle avant J.-C.
Cornaline
5,7 cm
FGA-ARCH-EG-502

Le Pharaon d'Aïda

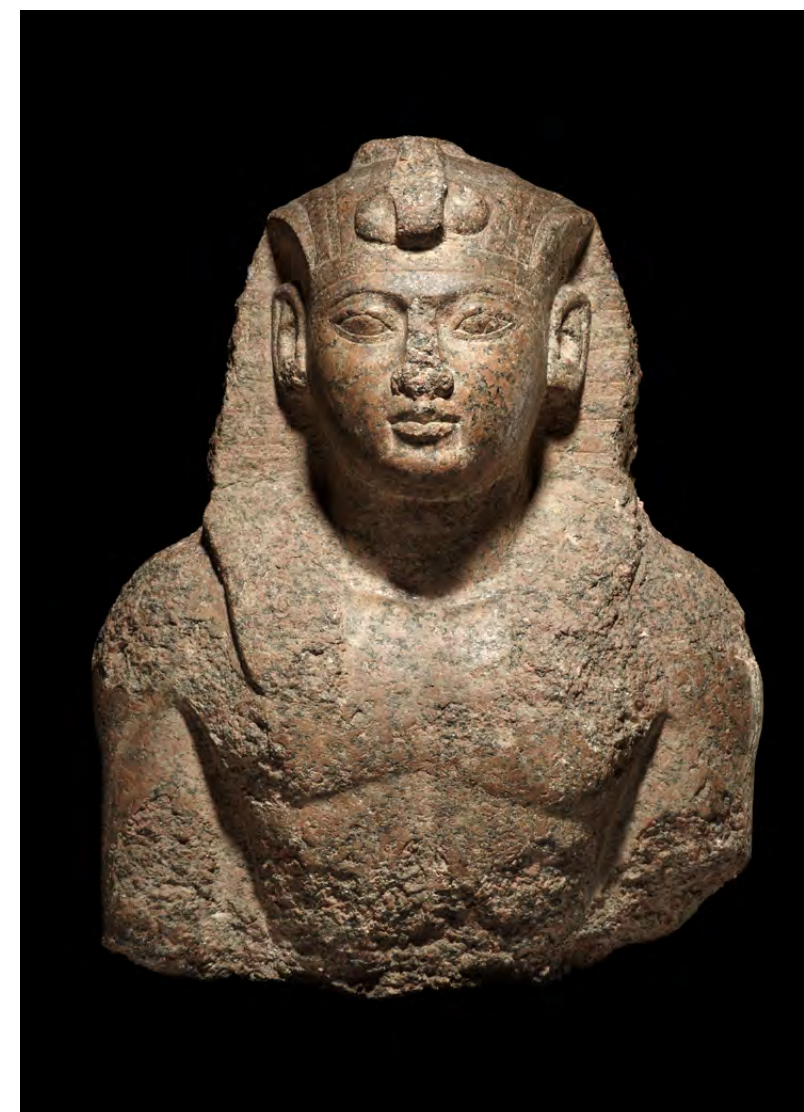


Qu'y a-t-il dans la tête du Pharaon d'Aïda ? Il est partout, principalement sur son trône, dans son immense palais, à côté des pyramides. Il est partout, entouré de gardes, de ministres, de prêtres et de soldats, s'exprimant peu, mais parlant bien.

C'est le faucon Horus assis sur le trône des mortels. Son nom, qu'il est le seul à pouvoir inscrire dans un cartouche, se reconnaît tout de suite dans une inscription (fig. 3). Pharaon est beau, il est juste, il est fort, il est courageux : pour preuve, ses scarabées

D'ailleurs, il ne parle pas, il ordonne. Dans sa tête, des pensées de vengeance... Car, si on l'en croit, il faut lever des troupes contre le roi d'Éthiopie, qui marche sur Memphis. « Oui ! Guerre à mort ! Courons tous au combat » chante-t-il dès l'acte premier. Il correspond, de ce point de vue, assez bien à l'image que quelques pharaons ont laissée dans l'histoire. À des Thoutmôsis, mentionné sur un scarabée d'or (fig. 2), ou à des Ramsès (fig. 1), pharaons du Nouvel Empire, qui ont brillé comme de grands chefs de guerre.

Pharaon, c'est un dieu descendu sur terre, c'est le fils de Râ, le dieu solaire, présent ici-bas.



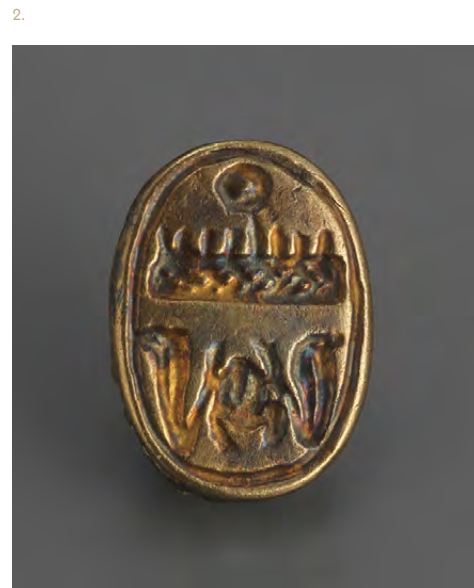
1.
Buste de Ramsès II
XIII^e siècle avant J.-C.
Granit
72 cm
FGA-ARCH-EG-0133

commémoratifs relatant pour l'éternité ses triomphales chasses aux lions ou aux taureaux sauvages (fig. 4) : il en a pris pas moins de 96 en deux jours de chasse...

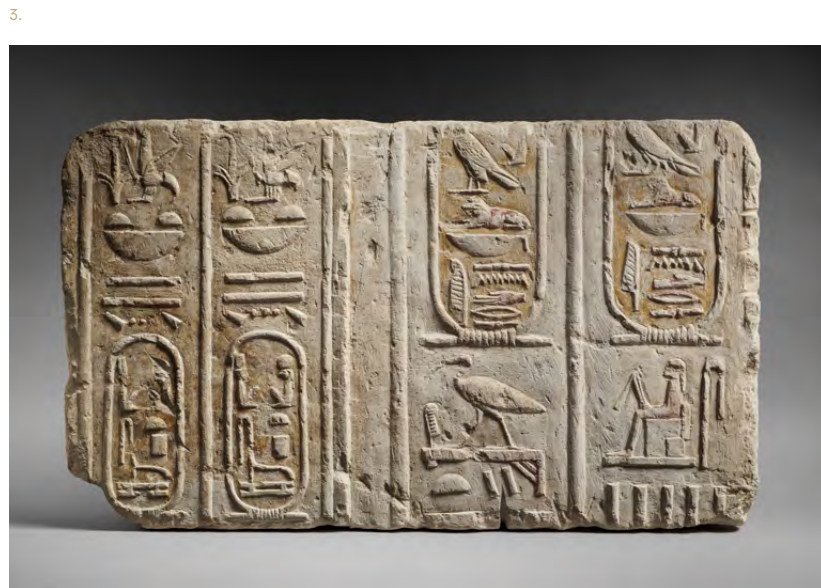
Pharaon, c'est un surhomme coiffé d'un *némès* et portant parfois aussi une barbe postiche au menton. Ce sont là les signes de son pouvoir divin : le *némès*, un voile de lin rayé, à trois pans (fig. 1, 5 et 7), le *pschent* – la double couronne qui montre qu'il règne sur les deux terres d'Égypte – et l'*uraeus*, un cobra dressé qui ceint son front (fig. 5, 6 et 7) et le protège symboliquement.

Un bon pharaon est non seulement un pharaon qui défend son pays, assure sa prospérité, honore ses dieux (fig. 7), mais c'est aussi un souverain généreux qui fait des donations aux temples, et donc aux prêtres.

Ainsi une stèle de donation de Ramsès III le montre, accompagné d'un de ses nombreux fils, donnant un terrain au dieu Amon (fig. 8). La proximité du Pharaon d'*Aïda* avec les dieux, Isis et Ptah, laisse penser qu'il est tout cela.



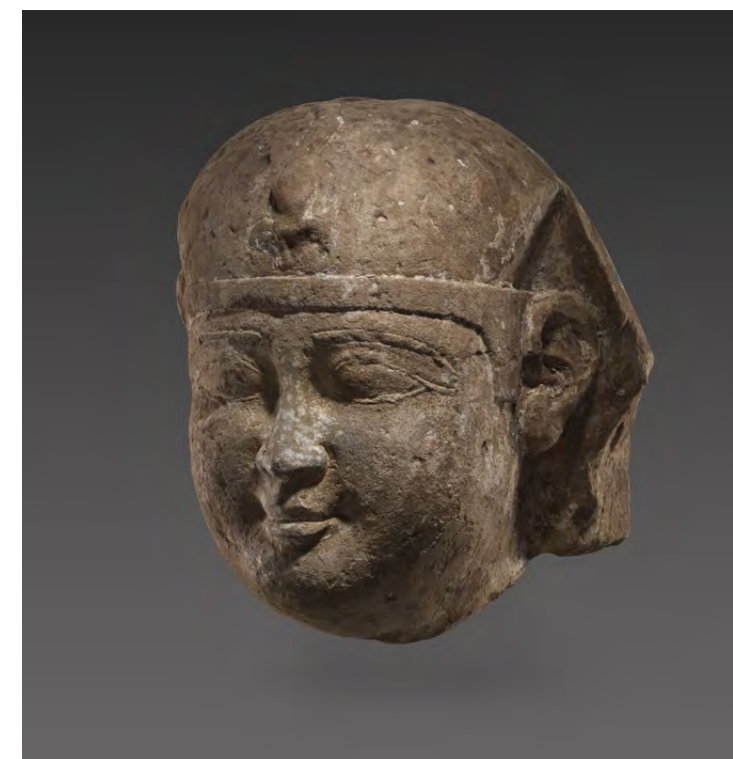
2.
Scarabée au nom
de Thoutmôsis III
XV^e siècle avant J.-C.
Or
0,4 cm
FGA-ARCH-EG-0434



3.
Bas-relief au cartouche
d'Alexandre le Grand
Fin du IV^e siècle avant J.-C.
Calcaire
41,5 cm
FGA-ARCH-EG-0162



4.
Scarabée commémora-
tif de la chasse aux
taureaux d'Amenhotep III
XIV^e siècle avant J.-C.
Stéatite
11,5 cm
FGA-ARCH-EG-0228



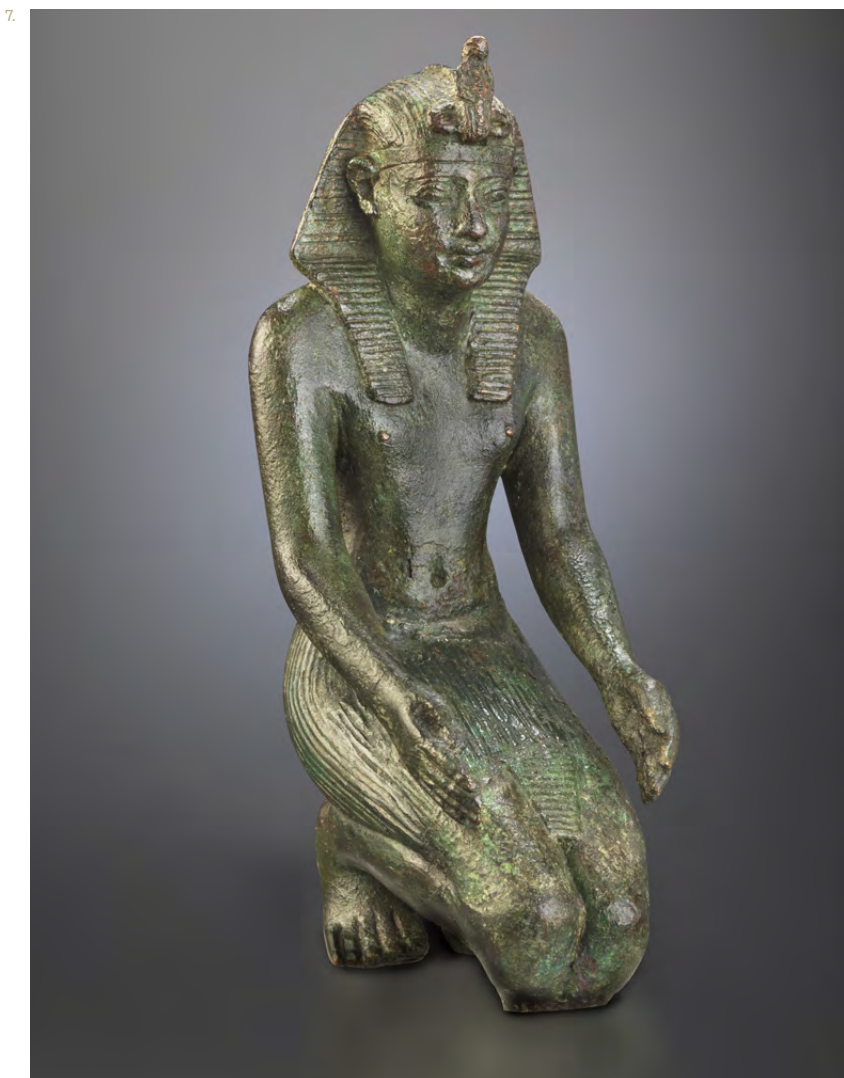
5.
Tête monumentale
de roi
IV^e siècle avant J.-C.
Calcaire
40 cm
FGA-ARCH-EG-0355



6.
Bas-relief montrant
un Pharaon de profil
IV^e siècle avant J.-C.
Calcaire
15,8 cm
FGA-ARCH-EG-0366



7.
Statuette de Pharaon
agenouillé
VII^e – IV^e siècle avant J.-C.
Bronze
18,5 cm
FGA-ARCH-EG-0039



8.
Stèle de donation
de Ramsès III
XII^e siècle avant J.-C.
Calcaire
83 cm
FGA-ARCH-EG-0224

Un prêtre : Ramphis, « Le Grand des chefs des artisans »

Grand prêtre de Ptah, Ramphis est proche du pouvoir et ses paroles sonnent comme des sanctions. Il trône au sommet de la hiérarchie sacerdotale ; c'est un homme important.

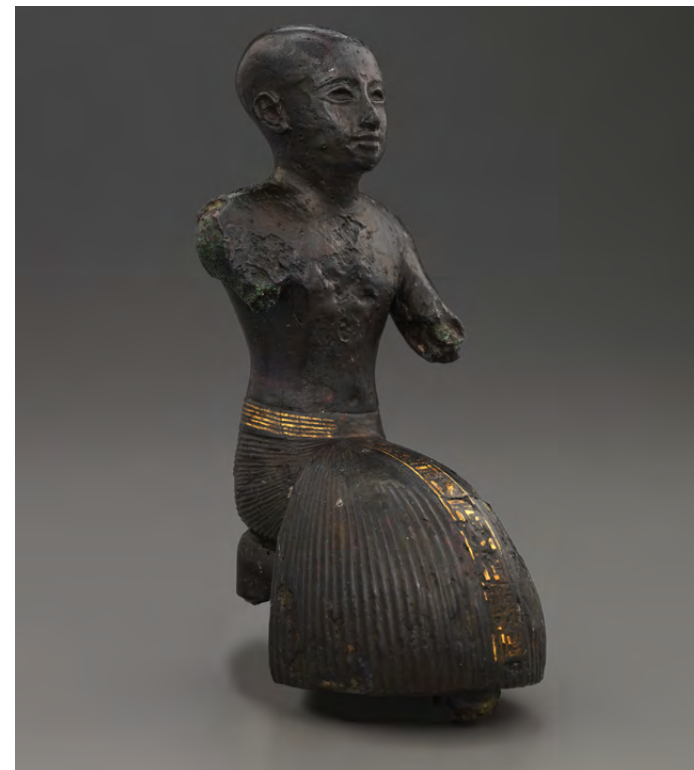
Qu'est-ce qu'un prêtre dans l'Égypte antique ? C'est un remplaçant de Pharaon au service des dieux. Seul le roi peut maintenir cette harmonie entre les hommes en honorant les dieux. Les prêtres le remplacent dans cette tâche sans cesse recommencée. Nombreux, ils se doivent d'honorer les dieux chaque jour et plusieurs fois par jour.

Au lever du soleil, après avoir ouvert la porte du temple, ils éveillent le dieu, l'adorent, habillent sa statue, lui font des offrandes. Pour entrer en contact avec le divin, la pureté



1.
Tête d'un prêtre de Ptah
XIII^e - XII^e siècle avant J.-C.
Quartzite
27 cm
FGA-ARCH-EG-0558

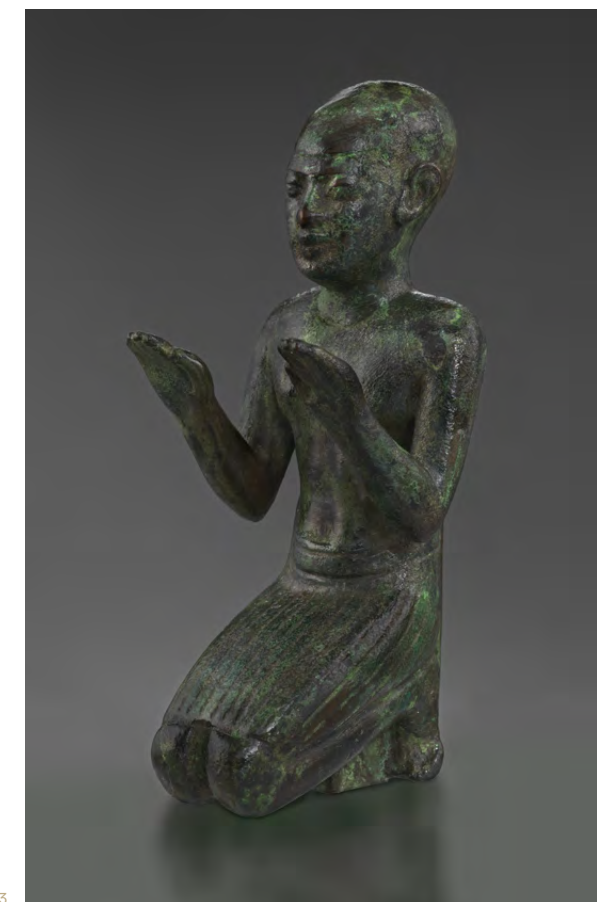
est de mise : leurs ablutions rituelles, leur crâne rasé et leur pagne en lin, finement plissé, en sont des signes. L'art égyptien a souvent représenté les prêtres en prière, à genoux, levant les mains vers la statue du dieu au moment de l'adoration. C'est le cas du prêtre Hori (une exceptionnelle statuette aux hiéroglyphes incrustés d'or, (fig. 2) : si ses bras sont cassés, il devait à l'origine les replier vers le haut en signe d'adoration, tout comme



2.
Statuette du prêtre Hori
XI^e - X^e siècle avant J.-C.
Bronze
10,5 cm
FGA-ARCH-EG-0380

une autre statuette de prêtre, moins richement décorée, mais mieux conservée (fig. 3). Mais Ramphis n'est pas un prêtre comme les autres. C'est le grand prêtre de Ptah à Memphis, où Ptah est le « chef des artisans ».

Cette fonction sacerdotale est connue dans les textes anciens sous le nom de « Grand des chefs des artisans ». Au lieu du crâne rasé habituel aux prêtres, il faut l'imaginer avec une coiffure très particulière qui est celle des grands prêtres de Ptah : une perruque courte et bouclée, d'où pend, sur la tempe droite, une longue tresse latérale (fig. 1). Cette coiffure est d'ordinaire l'apanage des enfants et de leur dieu, Harpocrate (fig. 4). Pour des raisons qui tiennent à la fonction du grand prêtre à Memphis, cette coiffure fait de lui symboliquement l'enfant du dieu Ptah et le distingue des autres.



3.
Statuette de prêtre
en prière
VII^e - I^{er} siècle avant J.-C.
Bronze
11,2 cm
FGA-ARCH-EG-0010

☐ Danser et chanter comme une prêtresse égyptienne

Dans *Aïda*, les prêtresses sont partout ; comme de jolis papillons aux robes diaphanes, elles vont et viennent dans les temples en chantant des hymnes aux dieux, Ptah ou Isis. Dans la religion égyptienne, la pureté rituelle nécessaire pour approcher les dieux est une obligation absolue. Et les femmes, que leurs règles et les accouchements mettaient de manière répétée en état d'impureté, n'étaient pas considérées comme pures. Elles ne pouvaient

donc pas accéder aux plus hautes fonctions du clergé. Comme on l'a dit précédemment, toutes ces fonctions qui consistaient à habiller et à nourrir la statue divine, à faire brûler de l'encens et d'autres parfums pour charmer les dieux étaient réservées à des hommes. Dans le personnel du culte, les femmes occupaient donc des rangs subalternes au service des dieux en jouant de la harpe, en chantant des hymnes et en dansant (ainsi Takhybiat,

prêtresse d'Amon, (fig. 5)). Une seule divinité dérogeait à cette règle : Hathor, grande déesse de la fécondité et de la naissance, protectrice des femmes (fig. 2), qui sera plus tard rapprochée d'Isis. Elle se reconnaît – entre autres à ses oreilles de vache et à ses cornes enserrant un disque solaire (fig. 3). Dès l'Ancien Empire, c'est une femme, parfois de rang royal, une reine ou une princesse, qui occupe cette fonction.

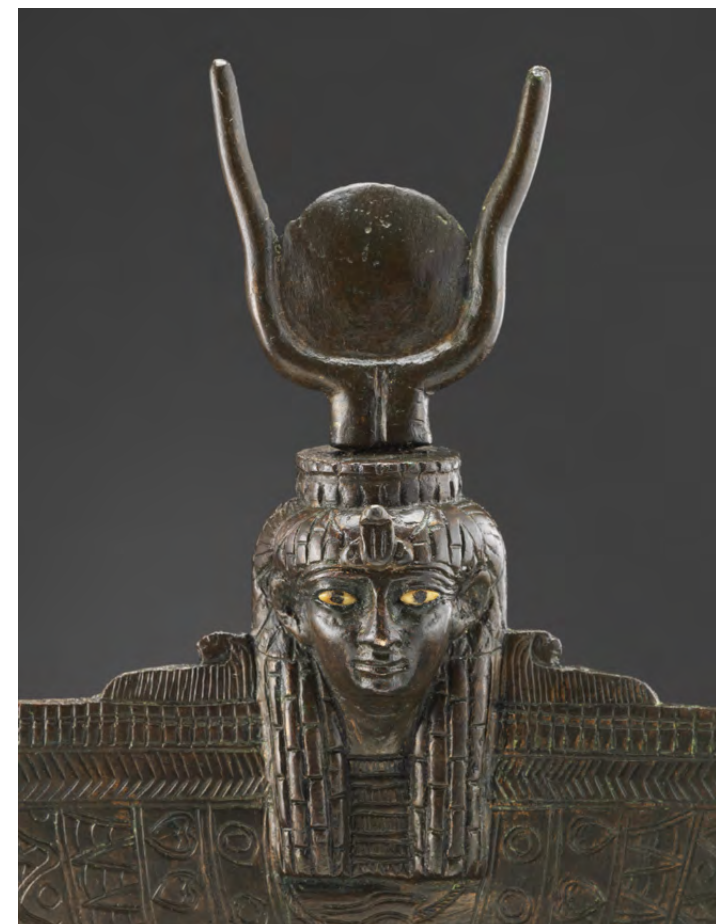


1. *Statuette de prêtresse*
XI^e – VII^e siècle avant J.-C.
Bronze et incrustations
de pierres semi-précieuses
31,9 cm
FGA-ARCH-EG-0179

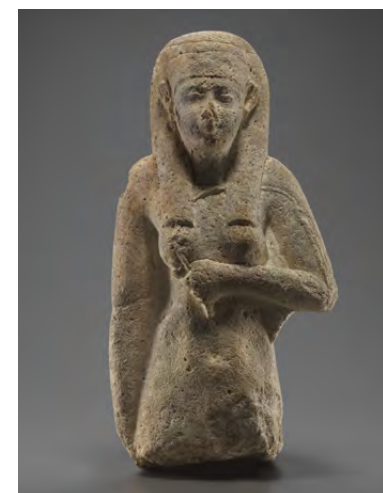
2. *Buste d'Hathor
allaitante*
VII^e – VI^e siècle avant J.-C.
Granit
57 cm
FGA-ARCH-EG-0009

3. *Buste d'Hathor
sur un collier menat*
VII^e – VI^e siècle avant J.-C.
Bronze
14,1 cm
FGA-ARCH-EG-0409

Elle porte le *modius*, une coiffe faite de serpents *uraeus* dressés, comme le montre une jolie prêtresse vêtue d'une robe gainante, au décor constitué d'incrustations de pierres semi-précieuses (fig. 1). Les prêtresses d'Hathor tiennent aussi souvent le sistre, un instrument de musique aux sons apaisants (fig. 4).



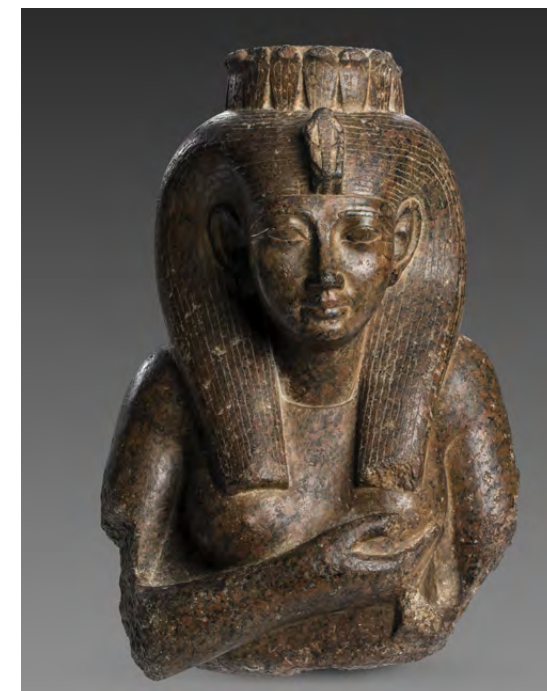
3.



5.

4. *Sistre hathorique*
VII^e siècle avant J.-C.
Argent
23,5 cm
FGA-ARCH-EG-0399

5. *Statuette de Takhybiat,
prêtresse d'Amon*
IV^e – I^{er} siècle avant J.-C.
Calcaire
26,5 cm
FGA-ARCH-EG-0441



2.

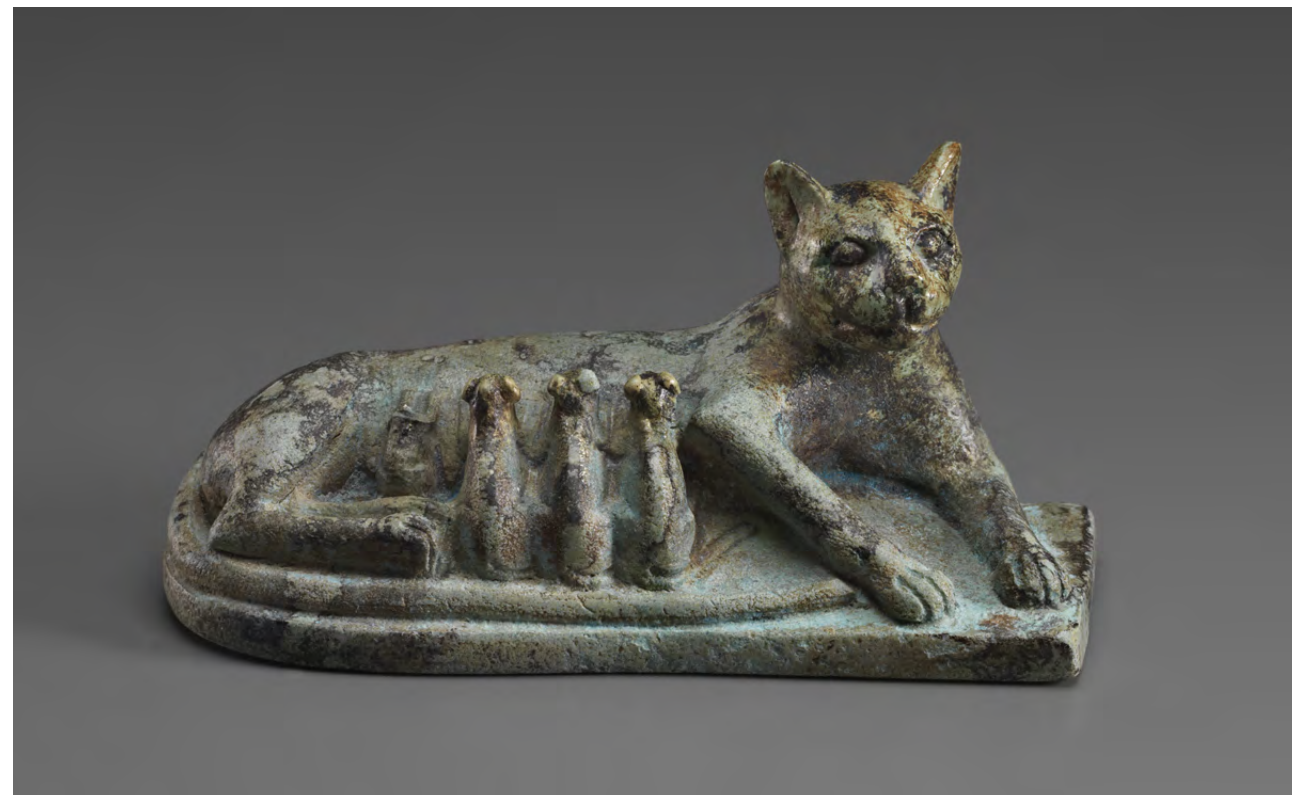


4.

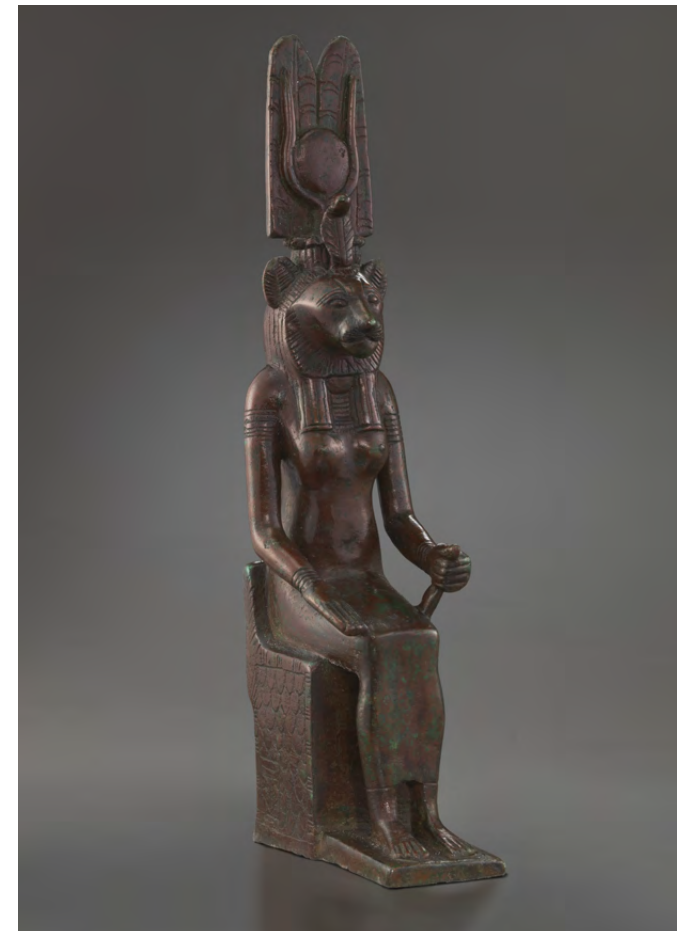
☐ Amonasro, l'ennemi venu du Sud

Amonasro, c'est l'envahisseur venu du Sud. Il est vaillant « mais ne fait jamais grâce ». Il est terrible. C'est l'*alter ego* de Pharaon, le père d'Aïda. Il est roi d'Éthiopie : une appellation géographique que l'on doit à l'historien Hérodote, qui désigne ainsi la Nubie (l'actuel Soudan) avec laquelle l'Égypte a entretenu d'étroites relations. Les Égyptiens divisaient la Nubie en deux régions, le pays de Ouauat, au Nord, et le pays de Kouch, au Sud. Napata, – mentionnée dans l'opéra – en fut un temps la capitale. La Nubie, c'est d'abord un pays important dans l'imaginaire religieux égyptien. Car, dans le mythe « du retour de la Lointaine », lorsque Sekhmet, la déesse lionne (fig. 2), en rage contre

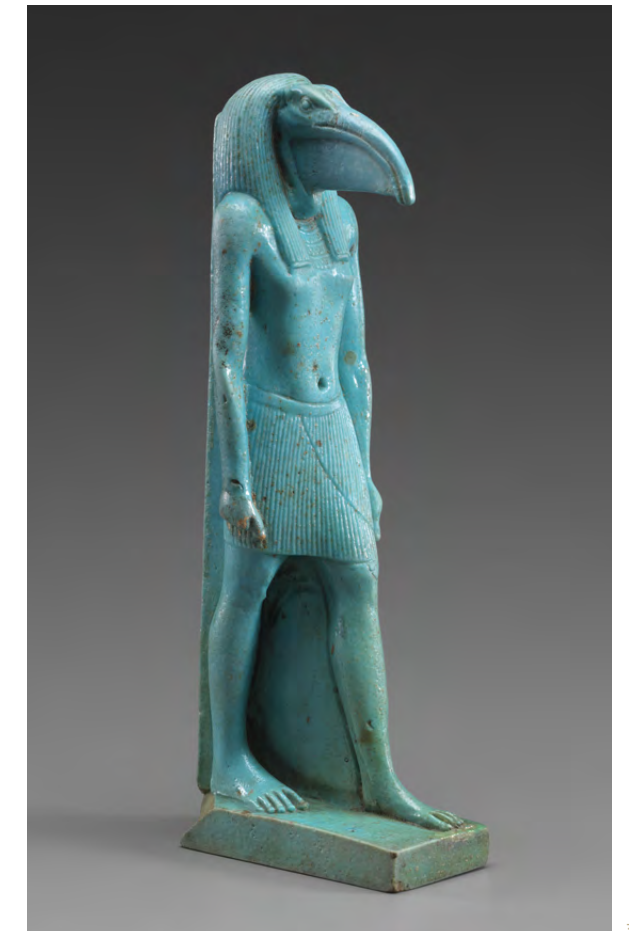
son père Râ, s'éloigne de l'Égypte, tout se met à déprimer. C'est en Nubie qu'elle se réfugie. Apaisée par le dieu Thot (fig. 3), envoyé par Râ à sa recherche, elle rentre en Égypte sous l'aspect d'une douce chatte, rapportant avec elle la joie et la prospérité. Souvenirs symboliques de cet exil nubien, des amulettes de chatte à tête humaine (fig. 4), coiffée d'une perruque nubienne – une perruque courte et bouclée –, ou de petits groupes en faïence (fig. 1), représentant la chatte entourée de ses chatons (et dont on entend presque le concerto de ronronnements), donnaient aux Égyptiens une image du bonheur revenu... de Nubie.



1.



2.



3.

1. Amulette de chatte avec ses chatons
VII^e – I^{er} siècle avant J.-C.
Faïence
3,9 cm
FGA-ARCH-EG-0143

2. Statue de la déesse Sekhmet
VII^e – IV^e siècle avant J.-C.
Bronze et pâte de verre
26,3 cm
FGA-ARCH-EG-0020

3. Statuette du dieu Thot
VII^e – IV^e siècle avant J.-C.
Faïence
12,3 cm
FGA-ARCH-EG-0508

La Nubie, c'est aussi un royaume vénérable et ambitieux qui donna à l'Égypte une dynastie de rois noirs. De 713 à 656 avant J.-C., sept pharaons d'origine nubienne vont se succéder sur le trône de l'Égypte, formant la XXV^e dynastie. Parmi ceux-ci, le pharaon Taharqa (fig. 6), Senkameniskén (ici encore, sous forme de figurine funéraire, (fig. 5)) continue de porter à son front le diadème à double *uraeus*, souvenir de la double royauté exercée par ses ancêtres sur l'Égypte et le pays de Kouch.

Des fouilles menées par la mission archéologique suisse à Kerma, dirigée par Charles Bonnet, ont mis au jour une cache contenant les statues royales de sept de ces Pharaons noirs, ainsi que les vestiges de l'un des premiers palais, daté du III^e millénaire avant J.-C., traces indiscutables d'un prestigieux passé africain.



4.



5.



6.

4. *Amulette de chatte à tête humaine et à coiffe nubienne*
XI^e – VII^e siècle avant J.-C.
Faience
5,1 cm
FGA-ARCH-EG-0047

5. *Oushebti de Senkamenisken*
Milieu du VII^e siècle avant J.-C.
Serpentine
16,8 cm
FGA-ARCH-EG-0324

6. *Oushebti de Taharqa*
VII^e siècle avant J.-C.
Serpentine
32,3 cm
FGA-ARCH-EG-0448

Destins de princesses

Bouillante fille de Pharaon et d'une reine qui, dans l'opéra, n'a pas voix au chapitre, Amnérís est éperdument amoureuse de Radamès, le général victorieux des Éthiopiens, qui, lui, aime la « céleste » Aïda, la captive éthiopienne. Seule, sans amie, on la sent hautaine et malheureuse. Quel rôle ont tenu les princesses, filles de Pharaon ? Leur histoire n'avait malheureusement rien du conte de fées. Souvent anonymes (on parle bien des 50 filles de Ramsès II, mais qui connaît leurs noms ?), données en mariage pour consolider des alliances politiques. Elles portaient alors le titre de « Grande épouse royale » si elles devenaient reines : elles avaient alors le privilège de donner au roi et à l'Égypte l'héritier au trône. Mais n'est pas Néfertiti qui veut.

L'amulette au nom de Neferourê, fille de la reine Hatshepsout et de Thoutmôsis II (XVIII^e dynastie, XV^e siècle avant J.-C.), nous donne à voir son sceau en forme de petit canard en chrysoprase (fig. 3, 4). Le cartouche



1.

1. *Buste de reine*
XIII^e – XII^e siècle avant J.-C.
Calcaire
12,7 cm
FGA-ARCH-EG-0204



royal contient son nom, Neferourê, « la Beauté du dieu Rê ». Elle est représentée plusieurs encore fillette, avec son tuteur, Senemout.

Amnéris est une jeune femme promise à devenir reine, aux côtés d'un général que ses exploits militaires ont fait adouber par Pharaon. Que ce serait-il passé si Radamès avait épousé Amnéris ? Elle aurait donné à son époux un héritier au trône. Elle serait devenue « Grande épouse royale », comme la reine Tiyi, « Grande épouse royale » d'Aménophis III, dont le nom apparaît ici sur une perle de faïence ainsi inscrite : « le dieu bon, Aménophis III, l'épouse du roi, Tiyi » (fig. 2).

2.
Pendentif au cartouche
de la reine Tiyi
XIV^e siècle avant J.-C.
Fritte
5 cm
FGA-ARCH-EG-0456

3. et 4.
Amulette au nom
de Néferourê
XV^e siècle avant J.-C.
Chrysoprase
1 cm
FGA-ARCH-EG-0166

Et si Radamès était mort prématurément, elle aurait probablement porté l'*uraeus* autour du front (fig. 1), aurait fait fonction de régente, jusqu'à ce que son fils soit en âge de régner. Et elle aurait été représentée, comme Hatshepsout, avec une barbe postiche, signe masculin de sagesse et de pouvoir... Une destinée dont on se demande si elle était vraiment enviable...



3.



2.



4.

Radamès : un général de l'armée d'Égypte

Personnage principal d'*Aïda*, le jeune et valeureux Radamès a été désigné par les dieux pour prendre le commandement de l'armée et repousser les Éthiopiens au-delà des frontières. S'il épouse Amnéris, la fille du roi, il deviendra à son tour pharaon... mais il aime Aïda, l'esclave éthiopienne. Étrange nom que le sien, qui aurait été fabriqué par Mariette Pacha à partir de celui de Ramsès, en l'adaptant aux exigences phonétiques du chant. Or le nom de Ramsès – celui de Ramsès II, surtout – est, dans l'imaginaire collectif, associé à l'idée d'une Égypte forte et conquérante, martiale, où l'armée joue un rôle important, un rôle qu'elle conservera

tout au long de la XIX^e dynastie. Par exemple, son fils, Khâemouasset, appelé le « prince archéologue », promis à un destin de pharaon fera une carrière militaire à ses côtés (fig. 4), oushebti de Khâemouasset). Un des symboles de ce pouvoir militaire est l'épée *khépeshe*, une arme de prestige à la lame recourbée (fig. 2). Dans le monde égyptien, aurait-il été possible qu'un homme qui n'était pas de sang royal devînt pharaon ? Le cas est rare, mais il existe, souvent d'ailleurs en des périodes d'instabilité politique : ainsi, à la mort de Toutankhamon, le général Horemheb, issu d'une famille noble mais non royale, fut-il le dernier pharaon de la XVIII^e dynastie.



1.
Relief de la tombe
d'Amenemimet
XIV^e siècle avant J.-C.
Calcaire
32,5 cm
FGA-ARCH-EG-0656



Sous son règne, Amenemimet devint à son tour général en chef des armées : un bas-relief funéraire le montre un genou en terre devant Horus, levant les bras devant le dieu, en geste d'adoration (fig. 1). Exercer de hautes fonctions religieuses n'excluait donc nullement l'exercice

de fonctions militaires. Ainsi, Pinedjem I^{er} grand prêtre d'Amon à Karnak, est un autre cas de personnage devenu tellement puissant qu'il fut assimilé à un pharaon. Un oushebtî – figurine funéraire – au nom de Pinedjem l'immortalise à tout jamais (fig. 3).



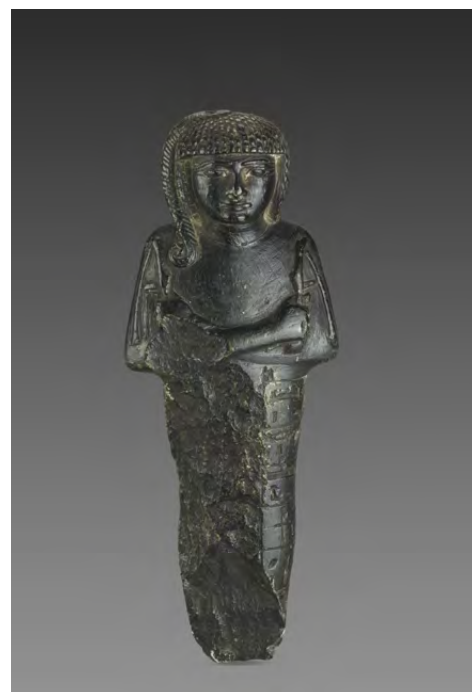
2.

2.
Épée khépeshe
Deuxième moitié
du II^e millénaire
Bronze et bois
61 cm
FGA-ARCH-EG-0592



3.

3.
Oushebtî de Pinedjem
X^e siècle avant J.-C.
Faïence
16,3 cm
FGA-ARCH-EG-0043



4.

4.
Oushebtî de Khâemouasset
XIII^e siècle avant J.-C.
Stéatite
19,8 cm
FGA-ARCH-EG-0514

Aïda, la belle captive : une esclave noire

La « céleste » Aïda, fille de roi qui a tout caché de ses origines, est une captive « éthiopienne », c'est-à-dire originaire de Nubie. Et bien qu'elle soit proche de la princesse Amnéris, elle n'en est pas moins l'esclave.

La question de l'esclavage en Égypte ancienne, société extrêmement hiérarchisée au sommet de laquelle se trouve Pharaon et sa cour, est délicate. Bien que la Bible ait décrit l'Égypte de Ramsès comme la « maison de l'esclavage », et que l'on considère généralement que l'Empire égyptien a bâti sa civilisation sur le travail forcé, les choses ont évolué, entre l'Ancien Empire (III^e millénaire avant J.-C.) et l'époque ptolémaïque, voire l'Empire romain.

L'Ancien Empire a connu le travail forcé – une forme de corvée –, des services obligatoires, rendus par les classes sociales les plus pauvres. Il y a aussi des Égyptiens pauvres, mais libres, qui travaillent comme serviteurs, notamment au service de Pharaon et dans les temples (fig. 2 et 3) : mais ce ne sont pas des esclaves. Il y a enfin les prisonniers de guerre, essentiellement nubiens et asiatiques.



1.
Statuette de lion tenant entre ses pattes un jeune Nubien
XX^e – XVI^e siècle avant J.-C.
Stéatite
8,2 cm
FGA-ARCH-EG-0666

□ Dès le Nouvel Empire (seconde moitié du II^e millénaire avant J.-C.), les conquêtes pharaoniques sur les voisins du Sud et de l'Est font de nombreux captifs, vendus sur des marchés aux esclaves. Les Nubiens apparaissent donc en tant qu'esclaves, au service des hommes et des dieux.

L'art égyptien, qui ne reculait pas devant l'usage de quelques « clichés », avait coutume de représenter le Nubien, dominé par un lion ^(fig. 1), comme si c'était le sort dévolu

à ces populations régulièrement soumises et réduites en esclavage. Pourtant, – et c'est ce que suggère l'opéra de Verdi – on lit aussi, dans les textes égyptiens, que des liens d'affection pouvaient se tisser entre maître et esclave, et que celui-ci pouvait être intégré à la famille. Sous Thoutmôsis III, un mariage entre un esclave et la nièce de son « propriétaire » le rend libre. Peut-être est-ce la fin qui est ici suggérée : un mariage avec Radamès aurait rendu libre l'esclave Aïda.



2.



3.

2.
*Relief aux porteurs
d'offrandes*
VIII^e – VI^e siècle avant J.-C.
Calcaire
43 cm
FGA-ARCH-EG-0291

3.
*Relief aux porteurs
d'offrandes*
Fin du III^e millénaire avant J.-C.
Calcaire
46,5 cm
FGA-ARCH-EG-0337



Cahier de voyage

Direction scientifique : Dr Isabelle Tassignon,
conservatrice des collections archéologie et ethnologie,
Fondation Gandur pour l'Art, Genève

Direction éditoriale : Carolina Campeas Talabardon,
vice-présidente, Fondation Gandur pour l'Art, Genève

Conception graphique : Alban Thomas, CHATSA.ch
Impression : Atar Roto Presse SA, Genève
Communication : Aurélie Charlet, Cabinet Privé de Conseils

Copyrights

© Fondation Gandur pour l'Art.

Photographes : André Longchamp, Grégory Maillot,
Thierry Ollivier

© RMNN-Grand Palais / Photo : Benoît Touchard p. 6

Carte p. 3 : Antiqua Print Gallery / Alamy Banque D'Images

Tous nos remerciements vont aux personnes qui
ont permis la réalisation de ce cahier de voyage,
tout particulièrement à Monsieur Jean Claude Gandur
ainsi qu'à Monsieur Aviel Cahn et à Madame Renate
Cornu du Grand Théâtre de Genève pour leur invitation.

La présente brochure est offerte gracieusement
par la Fondation Gandur pour l'Art au public du Grand
Théâtre de Genève à l'occasion des représentations de
l'opéra *Aïda* de Giuseppe Verdi, une coproduction avec
l'English National Opera et le Houston Grand Opera,
du 11 au 22 octobre 2019.

La Fondation Gandur pour l'Art a été créée en 2010 par Jean Claude Gandur pour rendre accessible à un large public ses collections d'envergure internationale. Établie à Genève et reconnue d'utilité publique, la Fondation s'emploie à préserver, documenter, enrichir et exposer ses collections dans des institutions de renom en Suisse et à l'étranger. Afin d'œuvrer à la compréhension et à la préservation de l'héritage culturel mondial, elle développe un programme de mécénat soutenant des projets de recherche universitaire, de restauration ou de sauvegarde du patrimoine.

